

## Le cheminement d'un jeune breton vers le monachisme : le hiéromoine MOÏSE

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis... » St Jean 15-16.

Si je commence ce bref témoignage en citant cette parole de Saint Jean l'Évangéliste, c'est qu'en répondant à la demande de Père Philippe d'écrire mon « cheminement », je voudrais montrer combien c'est le Christ qui m'a guidé tout au long de ma vie, qui a posé sur moi sa main et qui ne m'a pas lâché. Je n'ai aucunement le sentiment d'avoir choisi, juste celui d'avoir répondu à son appel, d'avoir dit oui à une évidence qui s'imposait à moi. Dans ma soif de vie, et elle était grande, le Christ était celui qui m'abreuvait de sa Vie, de son Amour, de sa Miséricorde. « Où irions-nous Seigneur ? Tu as les paroles de la vie éternelle »

Durant toute mon enfance, la religion catholique a tenu une place importante. Issu d'une famille nombreuse, chrétienne, pratiquante, j'ai tout connu... le baptême dès mon plus tendre âge, l'étude chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, le catéchisme, la première communion en aube blanche, le service liturgique à l'église comme enfant de chœur, la confirmation, le scoutisme, la communion solennelle, les prières en famille autour de la table avant le repas du soir... et j'en oublie certainement. Tout ceci était vrai, authentique, sincère. Un seul souvenir parmi tant d'autres : je me vois encore, enfant, endimanché, m'agenouiller avec le plus grand respect et sérieux devant la Table de Communion pour recevoir du prêtre la sainte hostie sur la langue. Ma prière alors était fervente et vraie... je m'en souviens encore, je demandais à Jésus d'être gentil ! De tout cela je n'ai rien choisi. J'ai juste reçu et j'en rends grâce à Dieu.

La suite est beaucoup moins idyllique même si, jusqu'à l'obtention quasi miraculeuse de mon baccalauréat, je tiens encore la route. Mais le dérapage n'est pas loin. Après de belles vacances dans les pubs irlandais à vider des pintes de Guinness en écoutant de la musique celtique, je m'inscris, sans une once de conviction, juste pour ne pas fâcher mes parents, en faculté de biologie. Je n'y suis pas à ma place, j'y suis malheureux et la quitte après quelques mois. Mes aspirations, mes désirs sont déjà ailleurs. Je trouve alors un travail dans le bâtiment et gagne ma vie, ce qui m'offre un espace de liberté que je n'avais encore jamais connu. J'en profite deux années durant. Deux années de divertissement, de fuite, de mensonges avec la vie, de fausses joies, d'enivrement pour tenter un refuge dans l'oubli. Mais l'oubli se refuse à moi... et je me refuse à lui, je ne veux ni ne peux pactiser avec lui, je sais que je n'en ai pas le droit, que ce n'est pas la solution, que tricher avec la vie m'est impossible, sauf à me renier. Avec une bande de sérieux fêtards « bretonnants » je continue pourtant à écumer les festoù-noz, à passer mes week-end à faire la fête, à danser, chanter. Je vis ainsi car je ne sais pas comment faire autrement, mais je reste en retrait, je ne m'investis pas, je sais que ma vie est ailleurs. C'est juste un jeu, une

parenthèse. J'ai trop soif de vivre pour imaginer un seul instant que ce présent m'étanchera. Parfois, et de plus en plus souvent, je prends le large, je m'extrais de cette vie sans vie, je m'isole, je cherche, je lis, je veux être en vérité mais la lumière ne vient pas.

Un soir de fête, très tard, je rentre à la maison, triste, vide, abattu, dégouté, fatigué d'une vie qui n'a aucun sens. Je m'assoie sur mon lit et l'effroi me saisit. L'effroi du vide, de la solitude, l'effroi d'une vie qui me quitte et que je ne peux saisir, qui m'abandonne. J'ai peur, peur de me perdre, peur de passer à côté de la vie, peur d'être malheureux, peur de ne pas y arriver, de tout rater. Je vois ma vie s'en aller en lambeaux, je la vois comme un fleuve impétueux qui coule, qui s'en va et que j'essaye désespérément de retenir avec mes pauvres petites mains. Je n'ai plus rien, vraiment rien... juste mes prières d'enfance qui, avec grande tendresse, me reviennent à l'esprit, qui renaissent dans mon âme... vaincu, honteux, humilié, je les récite tout timidement, tout doucement. Elles montent vers Dieu et m'apaisent.

Je suis alors anti-militariste, non-violent, idéaliste et surtout très naïf. Je veux militer et poser ma pierre pour bâtir un monde meilleur, et pas simplement un monde meilleur, mais un monde bon, un monde où tous les hommes vivraient heureux et en paix, un monde sans violence, sans guerres, sans pauvres... et en plus j'y crois.

Fidèle à mes convictions je demande et obtiens mon statut d'objecteur de conscience et c'est là que ma vie bascule. Je me rends à la Communauté non-violente de l'Arche de Lanza del Vasto. J'y trouve enfin consolation et repos pour mon âme. Je vis dans une petite fraternité chrétienne. Je renoue avec ma foi en Christ. Les prières rythment nos journées. La vie est relativement rude, spartiate. Nous vivons sans électricité, sans grand confort. Nous cultivons la terre, élevons quelques vaches, restaurons un habitat qui en a grand besoin. Je vis une année paisible et joyeuse dans cette belle fraternité et ne songe nullement à la quitter... sauf que Dieu avait davantage à me donner. Un jour, ça me tombe dessus presque brutalement, le responsable de la fraternité, Louis, me propose de partir en Terre Sainte pour une année de formation biblique. J'ai 22 ans, je ne suis retenu en France par rien ni personne. Pouvais-je décliner cette invitation à la découverte ? Avais-je choisi ? Mon « oui » est instantané.

J'arrive au Monastère Saint Jean du Désert, à deux pas de Jérusalem, en juin 1978. Le soir même, je reste seul sur la terrasse du monastère et je regarde le ciel, un ciel comme je n'en avais jamais vu, un ciel où brillaient des étoiles par myriades. Je suis en paix, profondément en paix, je suis bien et plus que cela. Je viens de faire plusieurs milliers de km en avion, je quitte mon pays natal, j'arrive dans un pays que je ne connais pas et pourtant, et c'est très fort en moi, je me sens chez moi, à ma place. Je sais avec une conviction forte et joyeuse que ce monastère est pour moi, que je vais y vivre, et je ne me trompe pas. Je n'y resterai pas un an comme c'était prévu, mais douze. Avais-je décidé ? Avais-je choisi ? Avais-je à dire oui ? Même pas. C'était trop fort, trop beau, trop clair, trop évident. Ce « oui » était plein et entier en moi.

Le petit breton que j'étais s'ouvre alors à une vie nouvelle, à un monde nouveau : que de découvertes, que de joies ! Je ne peux tout dire, cela prendrait des pages, mais surtout je ne veux pas prendre des détours pour dire la seule chose qui vaille : si Dieu m'avait

conduit au Monastère Saint Jean du Désert, c'était, une fois encore, pour parler à mon cœur. Le 06 août 1980, avec 5 autres frères, je réponds à son appel, revêts l'habit monastique des mains de Père Jacob et reçoit le nom du Saint et Illustre Prophète Moïse.

Que puis-je ajouter ? Vous affirmer que là encore, et là surtout, je n'ai rien choisi, j'ai reçu, reçu le cadeau de ma vie, le cadeau que je ne pouvais pas même imaginer, le cadeau que je porte encore en moi. Avec quelques années de recul je suis intimement convaincu que la voie monastique était pour moi la seule et unique voie de salut, et c'est bien pour cela que Dieu m'y a conduit. Je lui en rends grâce de tout mon cœur.

Pour finir, et en quelques lignes, il me faut vous dire comment, 10 années plus tard, j'ai été ordonné prêtre. Moine, j'étais heureux même si parfois j'étais frustré de ne pouvoir participer activement aux longues célébrations liturgiques. L'ordination diaconale m'a alors libéré de cette souffrance et m'a procuré beaucoup de joie. J'ai aimé ce ministère diaconal et jamais je n'ai pensé être ordonné prêtre. C'était trop pour moi. Je m'en sentais - et en étais - indigne et surtout incapable. Mais voilà, ce n'était pas à moi de décider. Cela s'est passé ainsi : notre hygoumène, Père Jacob, m'appelle et m'explique en quelques mots pourquoi je devais être ordonné prêtre. Il termine ainsi (je m'en souviens comme si c'était hier) : tu as 24 heures pour me donner une réponse, et je veux que ta réponse soit « oui ». J'ai attendu 24 heures et j'ai dit « oui », un « oui » ému et joyeux. Encore une fois un « oui » à Dieu, un « oui » à son extrême bonté et à sa grande miséricorde envers le pécheur que j'étais et que je suis.